

Chemin faisant vers Compostelle (suite)

Petites considérations préalables

Ma motivation, d'ordre spirituel sans doute, n'est pas métaphysique. Elle ne requiert ni justification ni prosélytisme. Juste matérialiser l'accomplissement d'un besoin, d'une idée, d'un rêve mené jusqu'au bout.

Au bout de soi, au bout du chemin.

Au bout du chemin se trouve le Cabo Fisterra, le Cap Finistère. Partant de Lausanne c'est, sur notre coin d'Europe, l'endroit le plus à l'ouest où finit la terre. Le bout du monde, le bout de soi, à contempler sans fin les flots inquiétants de la Mare Tenebrosum. Terreurs anciennes et romantisme moderne.

Il est vrai que le chemin d'aujourd'hui est plus sûr, balisé, confortable. Que l'équipement du voyageur est mieux adapté aux efforts exigés. Il reste que de se lancer trois mois durant dans cette aventure, tels des escargots bipèdes portant l'essentiel sur le dos, est un défi troublant. Au début, le corps va renâcler, protester, exprimer son désaccord à coups de crampes, de douleurs musculaires, de pesantes lassitudes et de fatigues inconnues.

Au bout de soi, c'est ne pas y penser, continuer au-delà du découragement, refuser de céder aux sirènes de nos petites lâchetés.

Au bout de soi c'est, l'entraînement acquis et la forme légère, fouler enfin le bout du chemin et contempler en paix la houle rythmée du légendaire Atlantique. Horizon infini où l'on déposera, pêle-mêle, les questions résolues et les doutes rebelles

Le chemin je l'ai fait sans autre ambition que d'éprouver mes limites, de savoir où j'en étais et d'explorer une petite idée qui me taraudait : et si le bien-être qu'il nous procurait n'était pas ce qu'on y rencontrait ni ce qu'on y cherchait, mais la marche elle-même. Je m'explique. Ce qui m'a d'emblée frappé, en démarrant ce périple, c'est que, dès les premiers pas, on se détache des vicissitudes du rituel quotidien pour ne plus se consacrer qu'au but déterminé. À chaque jour son objectif, notre unique préoccupation. Si la finalité est d'arriver à Compostelle, ou dans mon cas au Cabo Fisterra, seule compte l'étape journalière. Quand on me demande : Compostelle, c'est à combien de kilomètres je ne réponds pas à deux milles cent kilomètres, non, parce que c'est juste septante fois trente kilomètres et trente kilomètres ce n'est pas la mer à boire. Six heures de marche pour les performants, huit pour les promeneurs décontractés, juste une bonne journée de travail.

Mon quotidien ne comprenait plus alors que les obligations basiques de la survie : un équipement idoine, de quoi manger, boire, dormir, me diriger et surtout la volonté d'avancer par tous les temps et de faire fi des doléances du corps et de l'esprit. Juste le nécessaire.

Grandir et lâcher un jour ce carcan qui nous aveugle, s'évader, parcourir librement les chemins balisés. La balise n'entrave pas, elle est juste la certitude d'atteindre le but.

Il me fallut dix jours pour éradiquer mes bourgeoises addictions et atteindre l'état bienheureux de celui qui ne dépend plus que de l'essentiel.

Ma réalité en fut transfigurée. Septante jours à n'avoir qu'une seule préoccupation : rejoindre l'étape que je m'étais assignée. Six jours d'affilés, le septième étant consacré au repos. Ce jour-là, Dieu lui-même a fait relâche, m'a murmuré en confidence une charmante vieille dame savoyarde avec qui je conversais, un matin tôt en brume, sur le bord du chemin.